

Citation n'est pas raison

LES PHILOSOPHES, UN NOUVEL ÉVANGILE ?

Josiane WOLFF

Présidente du Centre d'Action Laïque du
Brabant wallon



Souvent cité, le philosophe n'est pas là pour asséner un dogme. Il est un témoin de son époque qui ne peut s'exempter du devoir de vérité.

Nous connaissons tous quelqu'un qui utilise sans cesse des citations pour soutenir ses arguments. Pour ma part, je pense à mon vieil ami Albert S., celui-là même qui se moque volontiers d'un catholique citant des versets bibliques, mais a pour habitude de commencer ses phrases par « *Comme disait Jean-Jacques Rousseau* ». Il adore se la jouer philosophe. Pour évoquer une observation de Sartre (*L'Être et le Néant*), à tant faire de jouer, on pourrait tout aussi bien se la jouer garçon de café.

L'ART DE LA « RÉCUP »

Pour poursuivre avec mon ami Albert S., j'ai constaté qu'il n'hésite jamais à déplacer la responsabilité de l'individuel vers le collectif, dans une sorte de haussement d'épaules impuissant. Il utilise alors le mythe du bon sauvage de son Jean-Jacques Rousseau préféré, celui de l'être pur face à l'homme civilisé perverti : « *L'homme naît bon, c'est la société qui le corrompt.* » Lorsqu'il veut vous faire comprendre que vous n'êtes pas à la hauteur des joutes oratoires qu'il affectionne, il vous balance le « *Connais-toi toi-même* » de Socrate, reproche à peine masqué de votre inculture. Si vous tentez de parler de spiritualité, il cite Nietzsche : « *Dieu est mort.* » (*Ainsi Parlait Zarathoustra*). Et comment pourrait-il mieux justifier d'un écart de conduite qu'en prenant une pensée de Pascal : « *Le cœur a ses raisons que la raison ignore* » ?

Je ferai amende honorable en avouant avoir moi-même utilisé le « *On ne naît pas femme, on le devient* », de Simone de Beauvoir (*Le Deuxième Sexe*),

avant de constater qu'il sert parfois de calicot à des conservateurs machistes qui adorent aussi citer Aristote : « *La femme est par nature inférieure à l'homme.* »

LE POIDS DES IDÉES

On associe le XVIII^e siècle à celui des Lumières, car à cette époque l'avidité de connaissance et de savoir est telle que l'idée de transmission y germe pour « éclairer » l'humanité. Dans un monde idéal, le philosophe n'assène pas de dogme et ne se cramponne à aucune certitude qui promettrait d'apaiser une quelconque angoisse existentielle. Il a pour méthode d'accorder attention et examen à tous les points de vue, sans a priori. Il n'est pas un législateur, tout au plus un témoin de son époque.

Aux yeux d'Emmanuel Levinas (1906-1995), la tâche de la philosophie n'est pas de constituer une théorie de la connaissance ou une théorie politique, mais bien de comprendre le sens de la relation à autrui, comme fondatrice de notre capacité à respecter l'altérité. Elle n'est pas non plus de tenter de résorber les idées en catégories-concepts par lesquelles le philosophe se croirait capable de comprendre le monde dans la totalité de ses aspects.

Mais le philosophe ne peut s'exempter du devoir de vérité. Chez Kant, par exemple, il y a toujours la question : « *Que se passerait-il si j'universalisais la maxime de mon action ?* » Par ailleurs, si une insupportable contradiction caractérise bien notre époque, ce sont les engagements politiques aberrants que peuvent avoir pris certains grands intellectuels. Heidegger, au XX^e siècle, ne fut malheureusement pas le dernier à céder à la tentative illusoire - désastreuse impatience - de vouloir créer un homme nouveau par des actes d'autorité de l'État.

Mais comme l'écrivait déjà Charles Péguy en 1910 (*Victor-Marie, Comte Hugo*) : « *Le kantisme a les mains pures ; par malheur, il n'a pas de mains.* » ■